



# La non-relation avec Julien Green

PAR MAURICE DELCROIX

Julien Green, 1900-1998. Marguerite Yourcenar, 1903-1987. Lui, Américain en France ; elle, Française en Amérique, du moins à partir de 1939. Vies parallèles et pour une part inverses. Tous deux grands romanciers, maîtres de l'ancien style. Tous deux à la Pléiade. Tous deux aux deux académies, belge et française, et dans le même ordre<sup>1</sup>. Des relations, des amis communs : Jean Cocteau, Jean Lambert, Joseph Breitbach ; des critiques, et pas les premiers venus : Edmond Jaloux, Gabriel Marcel ; des influences communes, et non des moindres : André Gide, notre Maeterlinck<sup>2</sup>. À ma connaissance, pas une seule fois, avant 1985<sup>3</sup>, le nom de Marguerite Yourcenar dans le journal de Julien Green. Pas une seule fois le nom de Julien Green dans les entretiens de Marguerite Yourcenar.

Même le silence a ses degrés. En 1972, Marguerite Yourcenar reçoit le prix littéraire de Monaco. La même année, le journal de Julien Green, qui avait été le premier lauréat de ce prix, note au 23 avril : « Retour d'un bref séjour à Monaco

---

<sup>1</sup> Pour Julien Green, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique en 1951 (réception le 8 septembre 1951) ; à l'Académie française en 1971 (réception le 16 novembre 1972). Pour Marguerite Yourcenar : à l'ARLLFB en 1970 (réception en février 1971) ; à l'Académie française en 1980 (réception le 22 janvier 1981). Tous deux jugeant sévèrement la mondanité académique, le premier au point de démissionner de l'Académie française — mais non de l'ARLLFB — en octobre 1996 (voir Julien Green, *En avant par-dessus les tombes*, Paris, Fayard, 2001, p. 49, 96, 104, 119, 147 et 166).

<sup>2</sup> Sur la relation de Marguerite Yourcenar avec Maurice Maeterlinck inspirateur possible des *Mémoires d'Hadrien*, voir notre article « Avant le grand Silence », *Bulletin de la SIEY*, n° 19, décembre 1998, p. 157-166.

<sup>3</sup> Le 25 février, où Marguerite Yourcenar n'est mentionnée que pour son absence chronique à l'Académie française (Julien Green, *L'expatrié*, Paris, Seuil, 1990, p. 69). Une seconde mention, le 11 février 1990, ne fait que relayer une observation de Yannick Guillou sur leur commune réticence à se voir expliquer une musique qu'ils ont aimée (Julien Green, *L'avenir n'est à personne*, Paris, Fayard, 1993, p. 17).

pour décerner le prix<sup>4</sup>. » Rien de plus, sauf qu'il poursuit : « À Beaulieu où j'étais allé dîner, j'ai senti la présence indescriptible de l'adversaire<sup>5</sup> », comprenez le diable, mais non nécessairement Marguerite Yourcenar, qui n'était pas à Monaco. Le silence a ses degrés, et la parole ses démarquages. À Jean Chalon, dans ce cas, le rôle de la vieille chèvre aux dents longues, mâchonnant les propos d'autrui. Le 20 décembre 1980, il rapporte cette appréciation de Julien Green sur les *Mémoires d'Hadrien* : « Ce que vous prenez pour du marbre n'est que du saindoux » ; et sur son auteur : « Sagan de l'Antiquité » ; sept jours plus tard, il attribue à Yourcenar le propos suivant : « Julien Green n'est qu'un indécrottable sudiste sentimental, c'est une Margaret Mitchell au masculin<sup>6</sup>. » Mais une bien obscure rumeur, anonyme, sans lieu ni date, affirme que Green et Yourcenar se voyaient, au cours des années trente, dans un café de la rue de Sèvres. J'abandonne au biographe ces décevants témoignages.

C'est d'œuvre à œuvre qu'on voudrait s'interroger sur cette réciproque ignorance. Comme l'écrit Marguerite Yourcenar dans son essai sur Mishima, c'est dans l'œuvre qu'il faut chercher « la réalité centrale » d'un écrivain<sup>7</sup>. Elle ajoute toutefois que la mort suicidaire du romancier japonais aura été « l'une de ses œuvres<sup>8</sup> », relançant du même coup le rapport secret de l'écriture et de la vie. Les deux auteurs qui nous occupent ici affirment tous deux nourrir leurs personnages de leur « substance » — un mot qui doit plaire à Bérengère Deprez. Mais précisément leurs œuvres pourraient-elles être plus différentes ? La romancière triomphe dans l'historique et le souci du réel, le romancier dans le contemporain et l'imaginaire débridé, quitte à y voir un autre réel. Chez l'une, les protagonistes majeurs, empereur ou médecin-philosophe, ont pour eux la maîtrise, au moins celle d'eux-mêmes ; chez l'autre, des personnages indécis subissent le plus souvent leur nature et l'implacable maîtrise d'autrui. L'œuvre majeure de Julien Green est

---

<sup>4</sup> Julien Green, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1994, t. V, p. 28. Gageons qu'il fut moins favorable à Marguerite Yourcenar que Carlo Bronne, qui participa lui aussi à l'attribution du prix, et avait été pour beaucoup dans l'élection de l'écrivain à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Jean Chalon, *Journal de Paris, 1963-1983*, Plon, 1999, p. 257 et 259.

<sup>7</sup> Marguerite Yourcenar, *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 198.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

peut-être son journal, longue tentative de sincérité pudique, qui s'étend sur quelque septante années ; Marguerite Yourcenar, sauf exception, n'en tenait pas. Son *Labyrinthe du monde*, la grande œuvre de ses dernières années, qu'elle n'aura pas eu le temps d'achever, commence certes comme une autobiographie — « L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903<sup>9</sup> » — ; mais l'autobiographie tourne court au bénéfice d'une chronique romancée des lignées familiales. Julien Green, au contraire, n'en finit pas d'écrire la sienne.

Les prédispositions ne manquaient pas, cependant, qui auraient pu les intéresser l'un à l'autre. Pour tout dire, Julien Green aurait pu être un Alexis, fût-ce un Alexis sans Monique. Alexis, c'est ce jeune homme, triste héros du premier roman de Marguerite Yourcenar, qui découvre à son grand dam qu'il ne peut aimer que son semblable — entendez qu'il est homophile. Pour combattre son penchant, il épouse Monique, qu'à défaut d'amour il vénère, mais c'est pour finalement la quitter. Et tout le roman n'est que la longue lettre tout en réticences qu'il lui écrit pour expliquer son départ, revivant du même coup son « vain combat<sup>10</sup> », mais pour justifier finalement son émancipation. Le combat ne fut pas moins vain pour le jeune Green, attiré lui aussi par la beauté, en particulier celle des hommes. Comme Alexis, très attaché à une mère bientôt disparue, à laquelle il n'aurait pu se confier, il a fait l'expérience de la pauvreté ; celle aussi d'une enfance pure ou dite telle ; l'un et l'autre, néanmoins, errent désormais dans les rues nocturnes, en quête d'aventures sordides. Mais tandis qu'Alexis, élevé dans la religion, se détourne de la foi autant que de l'épouse, l'auteur du *Pamphlet contre les catholiques de France* (octobre 1924) reviendra à l'épouse du Christ en avril 1939, si même on ne peut parler à son propos, sur le douteux terrain de la chair, de stricte observance. Une des lignes de force de son autobiographie n'est que la confession de sa faiblesse, ou comment on peut avoir la foi et rester pécheur, paradoxe, tout compte fait, assez commun.

Cette autobiographie ne s'écrira, ne se publiera, chez Grasset et chez Plon, qu'entre 1959 et 1974. Mais dès 1922, Julien Green rédige une « très longue confession » dans laquelle — dit-il — « je racontais ma vie intime depuis mon

---

<sup>9</sup> *Idem*, p. 707.

<sup>10</sup> Le titre complet est *Alexis ou le Traité du vain combat*, Paris, Au Sans Pareil, 1929.

enfance<sup>11</sup> ». « C'était une lettre, une lettre de trente pages<sup>12</sup> », adressée toutefois à un homme. De 1936 à 1938, l'écrivain commence un roman qu'il abandonne ensuite, à la veille de sa conversion, pour ne le reprendre qu'en 1955. Lorsque le livre paraît, sous le titre *Le Malfaiteur*, l'auteur en a retranché un long passage, une longue lettre, qu'il n'y réintroduira qu'en 1973, pour l'édition de la Pléiade. Selon le sous-titre qui la coiffe désormais, c'est « La Confession de Jean<sup>13</sup> », dont Jean lui-même proteste qu'elle « n'est pas une confession car une confession suppose un remords et je n'éprouve aucun remords<sup>14</sup> ». Malfaiteur ou non, Jean est un autre Alexis. Même récit d'une enfance pure dont les années de collège n'entament pas l'innocence en dépit des exemples observés, jusqu'au jour où le garçon se découvre différent des autres, d'une différence qu'il ne peut avouer à sa mère. Peu après, la mère meurt. Bientôt, pour le jeune homme, c'est l'errance dans les rues nocturnes. « La foi me tirerait d'affaire, concède-t-il, mais je n'ai plus la foi<sup>15</sup>. » Mais à qui cette lettre est-elle adressée ? À une femme cette fois, âme aimante. La coïncidence s'arrête là. Entre Hedwige et Jean, la différence d'âge est grande. Il ne l'a pas épousée, elle en aime un autre, toutefois homophile autant que lui, et précisément son indigne ami ; ce dont elle meurt. Le 30 octobre 1936, au moment de commencer ce roman, Julien Green en formulait ainsi le projet : « Je voudrais écrire le livre qu'on ne m'a jamais donné à lire, mais que j'ai attendu pendant toute ma jeunesse. J'ai cru qu'il serait un jour placé entre mes mains par une faveur particulière du hasard<sup>16</sup>. » On peut imaginer le sens que prendrait ce propos si Green avait un jour, avant ou après cette date, découvert le récit d'Alexis.

À défaut d'écrire la réponse de Monique, comme elle en eut parfois l'envie, Marguerite Yourcenar réécrira plus d'une fois l'histoire d'Alexis, déguisant sous d'autres noms ses personnages et la présentant comme celle d'un couple auquel Michel de Crayencour, son père, avait été étrangement lié. Pour une part, c'était

---

<sup>11</sup> Citation de Jacques Petit, l'éditeur de l'autobiographie dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. V, p. 1579), qui cite lui-même le journal de Green à la date du 21 juillet 1950. C'est à cette édition que nous empruntons le meilleur de notre information sur Green, notamment pour l'argumentation qui suit.

<sup>12</sup> Citation du journal à la date du 3 décembre 1961, relevée également par Jacques Petit.

<sup>13</sup> Ainsi titrée, dans la seconde partie du récit.

<sup>14</sup> Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.*, t.III, p. 309.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 328.

<sup>16</sup> Cité par Jacques Petit dans sa Notice sur la genèse de *Le Malfaiteur* (*idem*, p. 1599-1600).

pourtant un peu la sienne, si l'on en juge par cette confiance du *Labyrinthe du monde* sur un amour de ses vingt ans pour « un jeune inconnu qui lui paraissait différent des autres<sup>17</sup> », et qui l'était en effet, autant qu'Alexis. La première version de cette histoire, on le sait, avait été publiée en 1929. En 1931, et donc fort tôt, Monique devient *La Nouvelle Eurydice*, dans le récit qui porte ce titre significatif : le couple à deux, mal apparié, est devenu un couple à trois, qui ne l'est pas moins, les deux hommes se découvrant davantage attirés l'un par l'autre que par celle que l'un et l'autre ont cru aimer, et qui a emporté son secret dans une mort sans retour. En quoi Michel, homme à femmes, n'est pas véritablement en cause ; ni Marguerite. Cinquante ans plus tard, et donc fort tard, Marguerite retraçant cette fois sans déguisement la vie aventureuse de ce père, c'est encore Alexis et Monique qui reparassent dans le troisième volume du *Labyrinthe du monde*, sous les noms d'Égon et de Jeanne de Reval, masques transparents de leurs modèles réels. Michel, cette fois, est l'amant de Jeanne, auprès de laquelle Égon-Alexis a fait retour, sinon repentance. Jeanne, toutefois, n'est « ni une dévergondée, ni une nymphomane<sup>18</sup> », nous dit-on. Elle refuse d'abandonner son mari pour son amant. Entre-temps, et de même à cinquante ans de distance, Marguerite elle-même aura connu deux hommes, connu et aimé, mais tous deux homophiles, et sans réussir à se les attacher vraiment. C'est la mort du second qui achève de le séparer d'elle. Pour rompre définitivement avec le premier, elle aura écrit *Le Coup de grâce*, situé comme Alexis en Europe de l'Est, mais où la critique se plaît à la reconnaître elle-même dans le personnage de Sophie, victime des dédains d'Éric. Entre Marguerite et Jeanne, son modèle humain, se tissent ainsi les fils souples de l'analogie, à travers la différence des destinées. Dans les déboires et le beau silence de Jeanne, c'est l'échec passionnel de Marguerite qui se trahit, en quête d'une « alter ego » moins délaissée qu'elle ne le fut elle-même.

L'enfance de Marguerite Yourcenar, le père mis à part, s'est déroulée en milieu catholique, celle de Julien Green en milieu protestant : « [...] j'étais catholique », dit Alexis à sa femme, « vous étiez protestante, mais cela importait si peu<sup>19</sup> ». C'est du moins ce que dit l'édition définitive du roman. À moins que ce ne

---

<sup>17</sup> Marguerite Yourcenar, *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 1284.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 1275.

<sup>19</sup> Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 56.

soit le contraire. Marguerite Yourcenar, en effet, devant Matthieu Galey qui l'interroge à propos d'Alexis, pour cette fois extravague : « Il y a une phrase [annonce-t-elle] où il dit à Monique [...] : “ J'ai été protestant, vous étiez catholique. ” J'ai changé trois fois cette phrase. Dans la seconde édition, c'est devenu : “ J'étais catholique, vous étiez protestante. ” Et puis je suis revenue à la première version<sup>20</sup>. » Du moins conclut-elle comme son personnage : « Au fond, peu importait<sup>21</sup>. » Anecdote sans conséquence ? L'indifférenciation religieuse n'est pas, chez Yourcenar, indifférence au sacré, qu'elle n'attribue pas seulement à la beauté des rites<sup>22</sup>. Mais elle voit le sacré au-delà des dogmes, dans le sentiment d'être unie à tout. Déjà, dans les années trente, c'était auprès du mythe antique qu'elle trouvait « le contact perpétuel de l'être humain avec l'éternel<sup>23</sup> ». Par la suite, l'étude des religions et des sagesses orientales l'orienta, entre autres, vers le bouddhisme. Reste que dans *Le Labyrinthe du monde*, Jeanne de Reval est restituée à sa foi protestante, toutefois « profondément mystique », plutôt que « religieuse », est-il confié à Matthieu Galey, « faisant passer les autres avant elle-même et retrouvant dans les autres, de quelque nom qu'on l'appelle, Dieu<sup>24</sup> ». Dès 1929, elle lui avait fait dire, par Alexis : « Vous viviez en Dieu », « vous n'en parliez jamais, parce que vous le sentiez présent<sup>25</sup> ». Et dans *Le Labyrinthe du monde* : entre Michel et Jeanne, « la pierre d'achoppement, c'est Dieu. [...] Jeanne en parle peu, mais on sent qu'elle le respire et l'exhale comme l'air même de sa vie<sup>26</sup> ». Qu'à Michel, l'autre, le plus aimé, Jeanne se soit « donnée » tout « simplement » n'y change rien, au contraire. Ce que Julien Green aurait pu comprendre, si même les romans de sa maturité travaillent à ce que la conversion de ceux ou de celles qui se sont donnés fasse qu'en fin de compte ils se reprennent. Mais personne, chez Yourcenar, n'étouffera Moïra sous l'oreiller de la faute.

Entre Green et Yourcenar, c'est bien d'une non-relation qu'il s'agit, ou d'une relation pour le moins contournée. On sait à quels éclats de violence en viennent le

---

<sup>20</sup> Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, coll. « Les interviews », 1980, p. 36.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> *Idem*, p. 35.

<sup>23</sup> *Idem*, p. 36.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

<sup>25</sup> Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>26</sup> *Idem*, p. 1276.

plus souvent les personnages de Green, femmes ou hommes. Emily Fletcher met le feu à Monte-Cinere, et y brûle avec son enfant. Adrienne Mesurat précipite son père dans l'escalier. Violents, les hommes le sont pour celles qu'ils désirent, comme pour ceux qu'ils ne désirent pas et Moïra n'est pas la seule victime. Dans *Léviathan*, Guéret défigure Angèle, assassine un vieillard. Hoël, dans *Varouna*, tranche sauvagement la gorge de Morgane. Marguerite Yourcenar est moins excessive, du moins dans sa maturité : son Hadrien vieillissant se borne à faire exécuter ceux qui complotent contre lui, et Zénon jeune, dans *L'Œuvre au Noir*, à retourner contre son agresseur le poignard qui le menace. Son Nathanaël, dans *Un homme obscur*, a « horreur de toute violence<sup>27</sup> ». Reste que dans *Anna, soror...*, où frère et sœur se sont livrés à l'inceste, Miguel trouve dans un combat sanglant la mort brutale qu'il cherchait. Dans *Le Coup de grâce*, situé dans l'atroce décor d'une fin de guerre en Courlande en 1919, Sophie repoussée par Éric et passée à l'ennemi finira par obtenir de lui qu'il l'exécute lui-même, cruelle justification du titre. Parmi les récits des années trente, on s'avise que dans les *Nouvelles orientales*, qui furent pourtant, pour l'écrivain, une des premières façons de prendre distance d'elle-même, un des motifs récurrents les plus âpres, qu'il frappe Ling le serviteur fidèle, Kostis le brigand ou Kali la déesse, se trouve être la décapitation.

*Varouna* est une des rares œuvres de Green qui prenne distance de la contemporanéité, du moins pour les deux premières de ses trois parties. La première se situe en effet au seizième siècle, la seconde au temps d'Henri III — on n'est pas loin de *L'Œuvre au Noir*, ni d'*Un homme obscur*. Hoël a d'abord été une sorte de Nathanaël ballotté au gré des vents, « sans aucun souci de l'avenir », sa « jolie figure disposant les gens en sa faveur<sup>28</sup> ». Enfant, ses parents utilisent sa naïveté à leur métier de naufrageur : c'est lui qui porte la lanterne. Devenu homme, « il ne s'éprenait d'aucune femme ; cependant il n'était que de le requérir d'amour<sup>29</sup> » pour qu'il jouât le jeu. Un jour, dans un grand port, un autre désir lui vient : passer les mers pour voir une autre terre. En quelque sorte comme Nathanaël. Mais à sa différence, quand il revient au pays, il égorge, avons-nous dit, celle qui l'accueille avec bonté. La seconde partie passe à d'autres personnages,

---

<sup>27</sup> *Idem*, p. 951.

<sup>28</sup> Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.* t. II, p. 634.

<sup>29</sup> *Idem*, p. 639.

et à une sombre histoire d'inceste avorté : Bertrand Lombard croit voir revivre sa femme sous les traits de sa fille : « Je serais — s'imagine-t-il — l'Orphée d'une nouvelle Eurydice<sup>30</sup> » ; la mort le frappe au bord du forfait. Entre les trois parties du roman, la troisième mettant brièvement en scène une autre Jeanne, femme écrivain qui se propose d'écrire, précisément, la vie de Bertrand Lombard, le lien le plus manifeste est la chaîne de cou que la mer a rejetée autrefois aux pieds du jeune Hoël, qu'un sien ami rejette à la mer, mais qu'il retrouve après bien des péripéties dans le coffre de Morgane après l'avoir égorgée, et que le lecteur retrouve notamment autour du cou d'Hélène Lombard. Rien d'étonnant que la Jeanne écrivain de la troisième partie, qui retrouve une chaîne semblable dans les cartons de sa brodeuse et plus tard encore au British Museum, s'offre un épouvantable cauchemar, où son mari lui tranche la gorge<sup>31</sup>. Dangereux bijou... N'est-il qu'un autre denier du rêve, cette pièce de monnaie que Marguerite Yourcenar fait passer de main en main dans son roman de ce titre, façon comme une autre de créer un lien matériel entre des personnages disparates et douloureux ? Ou plutôt une forme fantastique de cette transmission de trace corporelle — en l'occurrence une tache de beauté — que Mishima, dans *La Mer de la fertilité*, son testament spirituel, utilise à manifester la triple réincarnation de son personnage de Kiyooki ? Si Marguerite Yourcenar se fait l'écho de cette grossière facilité de composition dans son essai sur l'écrivain japonais, son bouddhisme à elle ne conçoit la réincarnation qu'au niveau d'une transmission impersonnelle de l'élan vital, conjointe aussi bien à cette « vision du vide » où l'être individuel doit finalement s'abîmer. Si elle utilise, pour reconstituer la tragédie de Jeanne de Reval, l'épreuve qu'elle-même vient de vivre avec le dernier homme aimé, c'est sans prétendre assurément que Jeanne revit en elle, préférant voir sans doute, dans la coïncidence incomplète de leurs destinées, le signe d'une sororalité d'âme. Mais qu'est-ce qui a pu entraîner Julien Green à écrire *Varouna* — le livre, précisément, pour lequel il abandonne *Le Malfaiteur* et « La Confession de Jean » ? On comprend mieux si l'on parcourt la liste de ses lectures de l'été 1934 : le 29 juillet, *Le problème de la vie*, de Trebitsch Lincoln ; le 18 juillet, *Les grands initiés* de Schuré ; le 10 juillet et le 20 juin, *Mystiques et magiciens du Thibet* et *Voyage d'une*

---

<sup>30</sup> *Idem*, p. 732.

<sup>31</sup> *Idem*, p. 835.

*Parisienne à Llassa*, d'Alexandra David-Neel — dont on trouve dans la bibliothèque de Petite Plaisance, parmi tant d'ouvrages consacrés à la sagesse orientale, *With Mystics and Magicians in Tibet*, et *Immortalité et Réincarnation*. À la date du 11 juin 1934, Green consigne dans son journal : « Lecture d'un livre sur la mort et la vie future, livre médiocre, mais plein d'un bric-à-brac hindouiste<sup>32</sup> [...]. »

Le bouddhisme de Julien Green eût paru bien frelaté à Marguerite Yourcenar, si même le sien propre, qui n'aura jamais été allégeance, inspire des doutes aux connaisseurs. Il n'aura en tout cas été pour Green qu'un interlude, libérant son vertige et son goût du fantastique, en attendant le retour de spiritualités plus occidentales. Ce qu'elle et lui en ont gardé de plus sûr, à l'opposé des violences dont ils ont littérisé l'expérience, c'est la compassion. Une compassion qui s'étend aux bêtes autant qu'aux hommes, mais qui aura dû se frayer un chemin tortueux à travers la cruauté de l'Autre et la paradoxale hantise qu'on en garde. Dira-t-on que chez Yourcenar, la compassion n'a jamais atteint l'ennemi le plus intériorisé : l'aimé incapable d'aimer ? D'Éric et de Sophie, au temps des règlements de compte, qui reçoit en fin de compte le coup de grâce ? Mais les grands récits de la maturité valorisent, en la personne d'Hadrien ou de Zénon, le quant-à-soi homophile, pour qui l'entrevision du vide est apaisement, sinon apothéose. Aux yeux de Jeanne, dans *Le Labyrinthe du monde*, Égon sera finalement, à l'image du Christ flagellé, un pitoyable « homme des douleurs<sup>33</sup> ». Chez Green, même contraste, mais le vide est plein : l'Autre a d'abord été le diable ; il aura finalement quelque chose de Dieu, incarné lui aussi dans l'homme supplicié.

Sur cette voie, celui qui aura rapproché le plus, fût-ce épisodiquement, les deux écrivains, c'est François, le poète du *Cantique des créatures*. Le temps me manque pour faire davantage ici qu'ouvrir une piste, sentier de traverse plutôt que voie royale. Encore faudra-t-il prendre le temps de s'entendre sur les mots. « La chose signifiée authentifie le signe », dit dans *L'Œuvre au Noir* le saint prieur des cordeliers, commentant pour Zénon l'athée les représentations traditionnelles de

---

<sup>32</sup> Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. IV, p. 320.

<sup>33</sup> Marguerite Yourcenar, *Essais et Mémoires, op. cit.*, p. 1309.

la Vierge<sup>34</sup>. Mais qui douterait que les mêmes signes ne signifient pas nécessairement les mêmes choses ? Les grands livres de Marguerite Yourcenar ont pris du temps à s'écrire, plusieurs fois repris. On sait que le titre du dernier volume du *Labyrinthe du monde, Quoi ? L'Éternité* (posthume), fait emprunt quelque peu profane aux « Fêtes de la patience », d'Arthur Rimbaud<sup>35</sup>. Tournons-nous une dernière fois vers Julien Green. Passé quatre-vingts ans, il entreprend d'écrire, sous le titre de *Frère François*, une biographie du saint d'Assise, une de plus. Il l'a rencontré, nous dit son préfacier dans la Pléiade, à l'âge de dix ans, dans un livre bien évidemment<sup>36</sup> : « Coup de foudre. » Après les *Fioretti*, découverts en 1934, et diverses lectures sur le sujet, l'abbé Englebort lui envoie, en 1946, sa biographie de François, lui suggérant d'en faire autant<sup>37</sup>. Le projet ne se précise qu'en 1981, ne s'achève qu'en 1983. L'écrivain, nous dit-on, s'est astreint à « une intense préparation scientifique », il « s'est plié à l'ascèse de la documentation<sup>38</sup> », ce qui en rappelle d'autres. L'ouvrage paraît avec, en exergue, ces deux vers de Rimbaud : « Elle est retrouvée. / Quoi ? – L'Éternité. »

Un biographe me dirait — pour peu qu'il soit resté positiviste — : vos rapprochements de textes ne sont corroborés d'aucun fait véritablement probant. Je lui répondrais : vous avez raison, ce n'est que de la littérature.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Référence bibliographique à reproduire :

Maurice Delcroix, *La non-relation avec Julien Green*. Séance publique du 15 novembre 2003 : Marguerite Yourcenar, le sacre du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15112003/delcroix.pdf>>

---

<sup>34</sup> Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 720.

<sup>35</sup> Second vers du poème intitulé « L'Éternité », daté de mai 1872 et inséré sans titre, avec quelques variantes, dans *Une saison en enfer* en 1873. Marguerite Yourcenar adopte la graphie de 1873, Julien Green celle de 1872...

<sup>36</sup> *The Words of Saint Francis*, London, Dent and Co, 1904. Les informations ou citations qui suivent sont empruntées à cette Préface de Giovanni Lucera (Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. VI, p. 966 et suiv.) et à la Notice de Damien Vorreux (*idem*, p. 1716 et suiv.).

<sup>37</sup> Toujours dans la préface de Giovanni Lucera (*idem*, p. 968).

<sup>38</sup> Notice de Damien Vorreux (*idem*, p. 1758).